

Centrales dans le travail de Dustin Wilson, les métafictions éparses et fugaces créées à partir des photographies des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson contrastent avec le film **Atanarjuat : La Légende de l'homme rapide** (ᐱᑕᑕᑦᑲᑦᑲᑦ) L'ajout du film à l'exposition *Débarcadères* provoque une juxtaposition qui nous force à considérer les histoires et modes de narration Inuits au regard des journaux de voyage tenus par les visiteurs du Sud, tout en mettant en lumière les fossés culturels et les limites temporelles de ces récits.

La présentation de ce film permet également d'échapper aux distributions temporelle et spatiale imbriquées dans les façons de décrire le Nord du point de vue des visiteurs du Sud. Par sa trame complexe composée d'histoires interreliées, le film a pour effet d'ébranler le récit historique dominant : grâce à la tradition orale, des légendes inuites évoquant la trahison, la rivalité, la revanche, l'amour et la communauté ont été transmises par-delà les siècles.

La grandeur et la diversité des récits composant ce film engendrent-elles de nouveaux espaces à partir desquels repenser les histoires du Nord ? Les changements complexes de narrateurs, de langues et de modes de narration encouragent-ils à considérer autrement la nature de Colossal (dans le cas de l'œuvre de Wilson) ou la malédiction du shaman (pour l'Homme Rapide) ? Et comment ces forces abstraites peuvent-elles être envisagées par rapport à la construction des histoires futures du Nord ?

Atanarjuat : La légende de l'homme rapide est le premier long métrage écrit, réalisé et joué entièrement en inuktitut. Si, comme le réalisateur Zacharias Kunuk l'a affirmé, ce film est représentatif de « quatre mille ans de traditions orales étouffées par cinquante ans de présence religieuse, d'écoles et de télévision par câble », quelles autres formes de réhabilitation historique et de production d'images peuvent être envisagées au regard des nouveaux modes discursifs liés aux histoires du Nord ?

In contrast to the punctuated and fleeting metafiction created with photographs of Hudson Bay employees in the work of Dustin Wilson, the addition of the film **Atanarjuat: The Fast Runner** (ᐱᑕᑕᑦᑲᑦᑲᑦ) to the exhibition *Landings* sets up a juxtaposition that forces consideration of Inuit histories and modes of storytelling within the cultural gaps and temporal limits of the travel journals of visiting Southerners.

The presentation of this film is also a means to escape the time and space distributions embedded in descriptions of the North by visiting Southerners. The film generates a wash-over effect on the dominant historical narrative through a complex web of intertwined stories: Inuit legends of betrayal, rivalry, revenge, love and community which have been passed down through centuries of oral tradition.

Can the cinematic vastness and manifold narratives of this film open new spaces for considering histories of the North? Can the complex operation of changing narrators, languages and modes of story-telling encourage new insights into the nature of the Colossal (in the case of Wilson's work), or the shaman's curse (in the case of Fast Runner) and how can these abstract forces be reconsidered in the construction of future histories of the North?

Atanarjuat: The Fast Runner is the first feature film written, directed and acted entirely in Inuktitut. If, as the director Zacharias Kunuk has claimed, this film is representative of "Four thousand years of oral history silenced by fifty years of priests, schools, and cable TV", what other forms of historical restitution and image-making can be considered within a new discursivity for Northern histories?

Sarah Watson
04/06/2013